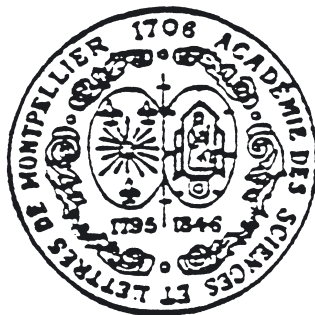


**BULLETIN**  
**DE**  
**L'ACADÉMIE DES SCIENCES**  
**ET LETTRES**  
**DE**  
**MONTPELLIER**



NOUVELLE SÉRIE  
TOME 39  
ANNÉE 2008

ISSN 1146-7282

Séance du 9 juin 2008

**Réveil spiritualiste et renouveau du catholicisme  
en France et aux États-Unis  
au temps de Thomas Merton (1915-1968)**

par Gérard CHOLVY

“En arrivant en France, ma terre natale, en 1925, je revenais aux sources mêmes de la vie intellectuelle et spirituelle” écrit Thomas Merton dans *The Seven Storey Mountain*. La France est le pays de l’Occident qui a été le plus tôt et le plus profondément marqué par la crise entre la foi chrétienne et le monde nouveau issu des Lumières et de la Révolution. Cependant, la France est aussi la nation catholique qui a connu des réveils religieux précoces et profonds au sein des élites. L’un d’eux est à l’œuvre lorsque Thomas Merton naît, à Prades (Pyrénées-Orientales) en 1915. Nous en retiendrons ce qui intéresse l’histoire littéraire du sentiment religieux et l’influence exercée par certains de ses artisans au dehors. Les États-Unis d’Amérique sont, par excellence, le pays des revivals. Il s’en produirait un tous les cinquante ans. Dans tous les cas, les années 1940-1960, ou de Pearl Harbor à Kennedy, sont celles du Grand réveil du XX<sup>ème</sup> siècle et celui-ci concerne particulièrement le catholicisme américain. Durant cette période, ce sont les groupes qui mettent l’accent sur une théologie rigoureuse, une piété fervente et le souci des fins dernières qui connaissent la croissance la plus rapide. Il faut savoir conjuguer l’immanence, pour elle “Dieu est américain” avec la transcendance, ou “Dieu est cistercien”, le renouveau d’intérêt pour la vie intérieure s’étant traduit par un essor sans précédent Outre-atlantique pour les ordres contemplatifs (1).

**I – La renaissance catholique en France et aux USA  
dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle**

Quelques étapes ont rythmé une renaissance dont on peut fixer le point de départ en 1886, l’année de la conversion de Claudel et de Charles de Foucauld. En 1889, Bergson publie l’*Essai sur les données immédiates de la conscience*. L’influence du philosophe est importante au début du siècle, elle bat en brèche le scientisme, comme le positivisme qui était alors l’idéologie dominante. Les conversions se multiplient autour de 1908-1910 : le docteur Alexis Carrel, Jacques et Raïssa Maritain, Louis Bertrand, Louis Massignon, Charles Péguy, Ernest Psichari, Joseph Lotte... À l’École normale supérieure, après Pierre Poyet, les “tala” se réunissent chez M. Portal à partir de 1912. Le lazariste devient le père spirituel des Pierre Pascal, Antoine Martel, Marcel Légaut, Robert Garric, Jean Guittou, Pierre-Henri Simon. Il les met en contact avec ses amis dont Pierre Teilhard de Chardin (2). Dès 1914, un tiers des élèves de l’École participe à la retraite pascalle. Un mouvement analogue concerne les autres Grandes Ecoles, Centrale et Polytechnique en particulier. En 1919, le normalien Garric fonde les Equipes sociales, Simone de Beauvoir

a rendu hommage à ce chrétien convaincu dont le témoignage savait éviter un prosélytisme agressif. La même année, les Maritain fondent les premiers cercles thomistes. La théologie et la philosophie rayonnent à partir des Instituts catholiques – celui de Paris mais aussi ceux de Lyon, de Lille et de Toulouse, et des centres de formation jésuite (Fourvière) et dominicain (Le Saulchoir). En 1924, le blondélien Paul Archambault fonde les *Cahiers de la Nouvelle journée* qui comptent parmi leurs collaborateurs Blondel et Don Sturzo. En 1928, la revue dominicaine *La Vie Intellectuelle* vient compléter les *Études*, des jésuites. En 1932, Emmanuel Mounier fonde *Esprit*, le personnalisme va déborder largement les frontières de la France. Converti en 1929, Gabriel Marcel oppose au domaine de l’Avoir, aliénant pour l’homme, le mystère de l’Être, *Être et Avoir* (1935). La littérature d’inspiration chrétienne est alors illustrée par Joseph Malègue, l’auteur d’*Augustin ou le maître est là* (1933), Gustave Thibon, Claudel, Maxence Van der Meersch, Prix Goncourt en 1936 pour *L’Empreinte du Dieu, Pêcheurs d’hommes*, et surtout François Mauriac et Georges Bernanos.

Des foyers de rayonnement d’une philosophie spiritualiste, souvent thomiste, se sont constitués autour d’universitaires. Le Roy va succéder à Bergson au Collège de France ; Gilson et Lavelle à la Sorbonne ; Blondel à Aix ; Jacques Chevalier à Grenoble ; à partir de 1941 , Aimé Forest à Montpellier ; et dans les Instituts catholiques avec Maritain à Paris, Auguste Valensin à Lyon. Ils forment des disciples. On peut considérer comme symbolique l’élection, en 1945, d’Henri-Irénée Marrou dans la chaire d’Histoire du christianisme de la Sorbonne, car il succède à Charles Guigebert. C’est la même année qu’est fondé le Centre catholique des intellectuels français. Grâce à Daniel-Rops les échanges sont publiés dans *Recherches et Débats*, à partir de 1948, l’année où la Semaine des intellectuels catholiques succède à de simples journées des écrivains catholiques. En 1952, Mauriac reçoit le prix Nobel de littérature. La foi des clercs et des militants laïcs s’est nourrie d’un livre-maître, celui du cistercien Dom Chautard, *L’âme de tout apostolat*, aux très nombreuses éditions depuis 1913.

En 1931, l’abbé Jean Calvet publie un ouvrage consacré à *Renouveau catholique dans la littérature contemporaine*. “La littérature d’aujourd’hui – écrit-il – celle qui compte, a une résonance chrétienne, nous avons retrouvé le sens et le goût du mystère”. Le grand fait intellectuel de l’époque, c’est, de fait, la réhabilitation des mystiques que le rationalisme antérieur n’avait pas ménagés. Pour ne pas relever de la pensée rationnelle, la pensée mystique n’exclut pas des modes propres de contrôle et de vérification. Elle apporte avec elle des certitudes irremplaçables, comme le dit Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932) : le secret du monde est un secret d’amour, ce sont les mystiques qui le détiennent. En 1933, Henri Bremond, dans sa monumentale *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, publie *Le procès des mystiques*. Mystique n’est plus synonyme d’illuminé. Immense est devenue la popularité de Thérèse de Lisieux. Dès 1915, la diffusion des ouvrages la concernant atteint 211 000 exemplaires pour *l’Histoire d’une âme*, 710 000 pour la *Vie abrégée*. Thérèse est canonisée en 1925. L’enseignement spirituel de la petite voie vers Dieu tranche les débats sur le sens de la vie mystique. Celle-ci n’est pas réservée à une élite enfermée dans les cloîtres mais se trouve accessible à tous les croyants qui prient et qui aiment.

En 1953, Théodore Maynard, dans *The Catholic Church and the American Ideas*, affirme (p. 257) que les deux grands intellectuels catholiques du continent nord-américain se nomment Jacques Maritain et Étienne Gilson. Il est vrai que le premier enseigne à Princeton dans le New Jersey et que le second a fondé, en 1929, à Toronto, un Institut d'Études médiévales. Merton qui a lu *Art et scolastique* de Maritain pour sa thèse, considérait comme une "vraie grâce" d'avoir découvert en février 1937, dans la vitrine d'un libraire de la V<sup>ème</sup> Avenue, *L'Esprit de la philosophie médiévale* de Gilson<sup>(3)</sup>. E. Gilson avait suivi les cours de Bergson et enseignait l'Histoire de la philosophie médiévale à la Sorbonne depuis 1921. Maritain, qui avait pris contact avec les Etats-Unis en 1939, y demeura, et son influence, déjà grande en Amérique du Sud, s'y étendit. De 1948 à 1960, il enseigne à Princeton. Il était devenu disciple de saint Thomas en 1910, un disciple libre et créateur. Philosophe engagé, il a été amené à étudier les rapports du temporel et du spirituel et à affirmer la *Primauté du spirituel* (1927). En 1936, dans *Humanisme intégral*, il propose l'idéal d'une nouvelle chrétienté, distincte de celle du Moyen-Âge. L'humanisme *intégral* est ouvert à l'ordre surnaturel. Il est communautaire et personnaliste, c'est-à-dire respectueux des finalités supra-temporelles de la personne. Dans la Cité, il invite à distinguer les interventions "en chrétien", elles sont les plus courantes, et les interventions "en tant que chrétien" ce qui ne dispense jamais des premières. Le Concile Vatican II consacre une grande partie de la réflexion théologique, apostolique, et de façon plus générale intellectuelle, des Français. Il représente un aboutissement. Lorsque Paul VI, le 8 décembre 1965, choisit un penseur pour remettre le message du Concile aux intellectuels de la planète, c'est à Jacques Maritain qu'il s'adresse. Pour ce Pape, en effet, "c'est la France qui cuit le pain intellectuel de la chrétienté".

Mais cet "âge d'or de la pensée et des lettres chrétiennes"<sup>(4)</sup> s'il connaît son apogée dans les années 1935-1950, est suivi d'un déclin et d'une crise dont les signes précurseurs sont à rechercher avant même la Deuxième Guerre mondiale et, assurément, dans ses lendemains. Il s'agit d'un procès fait à l'Eglise et qui concerne son histoire. Dès 1937, l'article d'Henri Guillemin "Par notre faute", publié dans la *Vie Intellectuelle*, le 10 septembre, traduit ce malaise à l'origine d'un courant culpabiliste, souvent démobilisateur. Sans doute, cette "conscience malheureuse" participe-t-elle de ce *Sanglot de l'homme blanc* (Pascal Bruckner, 1983) qui saisit les Européens d'Occident, les Français tout particulièrement, aux temps des remises en cause et de la décolonisation. Mais aussi, de l'attrait qu'exercent alors les solutions marxistes. Comme Louis Althusser, à partir de 1947, de jeunes intellectuels catholiques passent alors au communisme, celui-ci apparaissant comme la jeunesse du monde. Un net effacement de la pensée catholique en résulte au milieu des Sixties alors qu'une grande mutation culturelle se manifeste en Occident. Le vieux philosophe Maritain, retiré alors à Toulouse, exprimera ce malaise qui provient, selon lui, du primat de l'agir. Il a induit un transfert de sacralité, du "religieux" vers le "politique". C'est ce qu'il diagnostique dans *Le Paysan de la Garonne* publié en novembre 1966. S'il faut en croire Stanislas Fumet, l'absence de Maritain en France "avait éteint comme une rangée de lampes dans la pensée française et une part de l'esprit philosophique s'en était trouvée fort obscurcie"<sup>(5)</sup>.

## II – Un catholicisme américain en expansion

La vitalité du catholicisme américain des années 1940-1960 est à situer dans le cadre d'un vaste *revival* qui concerne pratiquement l'ensemble des dénominations chrétiennes aux États-Unis. En 1947, 90 % des Américains croient en Dieu, cette proportion n'étant que des deux tiers en France. Entre 1949 et 1958, la proportion des Américains adultes appartenant à une dénomination passe de la moitié aux deux tiers "Notre gouvernement n'a aucune signification s'il n'est pas fondé sur une foi religieuse profondément ressentie", déclare le Président Eisenhower en 1954. L'année suivante, le Congrès décrète qu'à l'avenir toutes les pièces de monnaie porteront la devise "In god we trust". En 1957, l'évangéliste Billy Graham, qui multiplie les meetings, déplace les foules au Madison Square Garden. La *lecture quotidienne* de la Bible progresse entre 1944 et 1965, passant de 10 à 14 % des adultes. Les sociologues des religions vont s'interroger sur les raisons de cette croissance accélérée laquelle a succédé à une "croissance paresseuse" entre 1920 et 1940. Ils invoqueront l'angoisse existentielle au temps de la Guerre froide, de la menace nucléaire, des bouleversements technologiques et de la prospérité matérielle, comme aussi le rôle d'intégration que joue la religion pour les immigrés, et encore, le besoin d'identification que ressentent les anciens immigrants qui retrouvent leurs racines religieuses. Quoiqu'il en soit, la formation de communautés nouvelles et les constructions d'églises ou de temples se sont multipliées. Sur le plan intellectuel, la religion est devenue une matière digne d'être enseignée dans les Universités, y compris dans le cadre de ces disciplines de pointe que sont alors la psychologie et la sociologie.

Le catholicisme, quant à lui, connaît "un temps de renouveau" (6). Celui-ci se manifeste en plusieurs directions au point de raviver fortement les craintes et l'hostilité des fractions fondamentalistes ou simplement "dures" du protestantisme. À la différence des "Latinos", les migrants européens des années 1945-1960 n'ont pas eu de grandes difficultés à s'intégrer. En 1967, avec 45 millions de fidèles, l'Église catholique arrive en tête des dénominations. Elle compte 150 diocèses et, près de 60 000 prêtres, dont 23 000 religieux. C'est cette année-là que meurt l'une de ses figures emblématique, bien que contestée, le cardinal Francis Spellman, archevêque de New York, où il avait été nommé en 1939. À la télévision, les prédications de Mgr Fulton J. Sheen, imprimées ensuite (*Peace of Soul*, 1949) ont rencontré une forte audience. Le sens pratique et la piété fervente sont les caractères dominants de ce catholicisme. C'est en 1958, que les conversions ont été les plus nombreuses, 140 000. Très forte est la pratique religieuse, l'assistance régulière à la messe du dimanche est de 72 % en 1963 contre 25 % en France. Les fidèles participent de façon active aux offices. Un réseau scolaire très dense va des écoles primaires (11 000 écoles paroissiales en 1967) aux Universités. Le rôle des laïcs, sans doute un peu plus tardif qu'en France, est considérable. En 1942 a été lancée la croisade du chapelet. Un mouvement comme la Légion de Marie partie d'Irlande en 1921 rassemble des centaines de milliers de membres. À son propos Paul VI va déclarer, le 11 décembre 1965, que "la fondation de la Légion est le plus grand événement de l'Église depuis la création des grands ordres mendiants du Moyen Âge". Les retraites pour laïcs se sont multipliées. Pour les couples, les Conférences Cana sont organisées. L'Action catholique est ici générale, selon le modèle italien les hommes, les femmes au nombre de 5 millions dès 1947 avec leurs milliers de cercles d'études ;

les jeunes gens du National Council of Catholic Youth. Les Volontaires du Pape pour l'Amérique latine sont la forme principale donnée au laïc missionnaire. Des catholiques sont, cette fois "en chrétiens", très actifs dans le syndicalisme avec Philip Murray, co-fondateur en 1935 du CIO dont il sera le président jusqu'en 1952 ou George Meany le président de la Fédération américaine du travail en 1952. Dorothy Day, à la suite de Pierre Maurin, mène un combat plus isolé dans le *Catholic Worker*.

Trouvant leur Église trop peu intellectuelle, des catholiques, tel F. Scott Fitzgerald l'avaient abandonnée. L'influence des intellectuels français joue en sens inverse dans l'après-guerre. Un Allen Tate, venu du Sud et qui publie en 1946, *The Winter Sea*, confirme une orientation religieuse qui le conduit à la conversion. Quant à l'engagement en politique s'il est relativement tardif parce qu'il est difficile. Il devient éclatant avec l'élection de J. F. Kennedy en 1960. Truman et Eisenhower avaient eu des ministres catholiques. L'anti-communisme de l'opinion américaine était tout aussi décidé parmi des catholiques auprès desquels les persécutions religieuses en Chine et dans l'Europe de l'Est ont rencontré un plus large écho qu'en France. La polémique que provoqua la candidature de Kennedy fut loin de la desservir. Un appel signé de 166 laïcs fit référence à la distinction de Maritain entre l'agir en chrétien, ainsi en politique, et l'agir en tant que chrétien. Le sénateur démocrate eut le soutien de 75 % des catholiques, 78 % des juifs, 65 % des noirs mais seulement 42 % des protestants. On sait qu'élus président, il chercha à élargir les bases du consensus. Sa disparition, en novembre 1963, fut une perte et pour l'État et pour le catholicisme. Celui-ci entra dans la crise des Sixties. En 1965, Harvey Cox publia *The Secular City*. Au lieu de considérer la sécularisation de façon négative, il la décrit comme un mouvement d'autonomisation du profane, cette sécularisation est "purification", c'est "une chance". Cette lecture optimiste, bien dans l'air du temps, méconnaissait la dimension du sacré dans l'être humain, ce dont l'auteur se rendit lui-même compte quelques années plus tard (*La séduction de l'esprit*, 1973, et *L'appel de l'Orient*, 1977, *Retour de Dieu. Voyage en pays pentecôtiste*, 1994). En 1962, un arrêt de la Cour Suprême avait interdit les prières dans les écoles publiques – interdit étendu à la lecture de la Bible l'année suivante. Était-ce le triomphe d'un humanisme séculier ? La décrue concernait alors tous les cultes et la crise d'identité provoquait le développement d'une contre-culture. Pourtant un signe précurseur d'un nouveau réveil existe aussi au moment où meurt Thomas Merton. Quelques catholiques, des laïcs de l'Université Duquesne à Pittsburg découvrent en 1966 *La Croix et le poignard* de D. Wilkerson et *Ils parlent en d'autres langues* de J. Sherril. Dès l'année suivante un petit groupe d'étudiants et de professeurs de l'Université se réunit, des week-ends de prières sont organisés, le renouveau charismatique catholique commence à gagner d'autres universités.

### III – Réveil religieux et vie contemplative

En Amérique un développement sans précédent des ordres contemplatifs a accompagné le renouveau catholique des décennies 40-60. Entre 1945 et 1962, les carmélites fondent 25 nouveaux monastères. Dès 1944, des jeunes gens qui servent dans l'armée manifestent en nombre le désir de se faire trappiste. Sans doute le phénomène n'est-il pas radicalement inédit. La France en offrirait un exemple dont les monastères ont vu aussi arriver les postulants au lendemain des deux guerres.

Mais, aux États-Unis, c'est la soudaine ampleur de l'afflux qui frappe. "Personne n'avait prévu le phénomène qui s'est produit soudain à Gethsémani" écrira Thomas Merton (7). La Trappe de Gethsémani, dans le Kentucky, avait été fondée en 1848 à la demande d'un évêque missionnaire français, Mgr Flaget, évêque de Bardstown. C'est l'abbaye bretonne de Melleray qui y détacha 41 religieux. Le 21 juillet 1850, le pape Pie IX érigeait Gethsémani en abbaye. Le monastère fut achevé en 1889 sous l'abbatit de Dom Benoît Berger. Mais, ce qu'il faut souligner, c'est que durant les 25 premières années, il n'y eut aucun moine américain. Le premier, Frère Joachim, était un ancien cow-boy. De Dom Augustin de Lestrangle, le restaurateur des trappistes sous la période révolutionnaire, à La Val-Sainte en Suisse tout d'abord, et qui avait fait le voyage en Amérique, Gethsémani hérita les austérités. En 1924, l'abbaye comptait 80 membres. C'est en 1935 seulement que fut élu le premier Père-Abbé américain, Dom Frédéric Dunne, qui était aussi le seul à avoir persévéré depuis 1894. En 1939, il y avait 100 religieux à l'abbaye, l'année où Thomas Merton s'y présenta. Or, en 1945, et malgré une fondation en Géorgie à Atlanta, ils étaient 145. Une seconde fondation fut faite en 1947 dans l'Utah, une troisième en 1949 (l'année de l'ordination de Merton), une quatrième en 1951. Avec ces quatre "filles", on comptait 230 religieux en 1954. Le "saint Bernard du XX<sup>ème</sup> siècle" avait publié *La nuit privée d'étoile*, le titre de la traduction française publiée en 1951. Chez lui, les influences françaises étaient nombreuses et pas seulement en raison de son lieu de naissance et des quelques années d'enfance passées à Montauban et Saint-Antonin entre 1925 et 1929. Il connaissait les écrits de Gilson, de Maritain et de sainte Thérèse de Lisieux, trois auteurs-témoins dont l'influence sur sa vocation monastique est avérée. Il sut montrer, à l'exemple de la carmélite de Lisieux, que la vie contemplative n'est pas une fuite devant la réalité, mais une façon de se charger des angoisses spirituelles comme aussi des problèmes sociaux de ses frères humains. Nul n'est mieux placé pour comprendre les autres que celui qui a fait vœu de se comprendre lui-même. Sa vaste correspondance l'atteste.

D'autres monastères de trappistes se sont aussi développés aux États-Unis. Ainsi, les cisterciens de Notre-Dame de la Vallée, dans le Rhode-Island, étaient-ils 35 en 1928 et 142 dix années après, époque d'une fondation au Nouveau-Mexique. En 1962, on comptait 1 200 trappistes aux États-Unis, soit le quart de l'effectif mondial.

Les Cisterciens ne furent d'ailleurs pas les seuls religieux à attirer les vocations, et ce, bien que la leur soit radicale. Il en fut de même des chartreux, plus austères encore il est vrai, et des bénédictins qui sont présents dans 37 abbayes et prieurés en 1967. De leurs côtés, les religieux de vie active ont beaucoup recruté durant cette période. En 1967, il y avait 8 483 jésuites américains, soit le quart des effectifs de la Compagnie. Ces forts recrutements ne sont pas faits au détriment du clergé diocésain puisque, entre 1954 et 1964 le nombre des séminaristes est passé de 32 344 à 48 992. La vitalité de ce catholicisme eut naturellement sa traduction dans les missions extérieures qui comptaient 5 000 membres (hommes et femmes) en 1956 et 9 500 en 1967, la congrégation américaine de Mary Knoll, née en 1911, occupant la première place. Ce sont les Philippines, le Japon et l'Amérique latine qui furent les lieux principaux d'apostolat de ces missionnaires.

Le catholicisme américain subit toutefois ensuite le choc du Concile Vatican II dont la tenue coïncide avec la crise culturelle des Sixties. Avant même la mort de Thomas Merton, les congrégations religieuses furent frappées. Ainsi, en

1966-1967, 4 750 religieuses renoncèrent-elles à leurs vœux. En 1972, il ne restait que 585 trappistes aux États-Unis, la crise sur ce plan ayant été moins forte en France où la vie contemplative a mieux affronté les turbulences et les remises en question du temps.

Thomas Merton s'était beaucoup intéressé au mouvement œcuménique. Celui-ci a connu un essor d'autant plus rapide aux États-Unis qu'il succédait à des décennies de méfiances réciproques et d'ostracisme de fait en ce qui concerne le catholicisme. En 1964, fut fondé le *Journal of Ecumenical Studies*, par des protestants, des catholiques et des orthodoxes. Au-delà du christianisme, Merton était soucieux de nouer des liens avec les religions non-chrétiennes. Aussi bien était-ce l'Hindou Bramachari qui lui avait conseillé, en 1938, de lire les *Confessions de Saint-Augustin* et l'*Imitation de Jésus-Christ* "quelle ironie de m'être tourné spontanément vers l'Orient, dans ma quête de mysticisme, comme s'il n'y avait rien, ou pas grand-chose dans la tradition chrétienne ?" (8) C'est cependant à Bangkok, en 1968, qu'il est mort, après ces derniers mots "And now I must disappear" (9).

## NOTES

- (1) Sur l'ensemble de la période cf. le t. 12 (1914-1958) de *l'Histoire du christianisme*, ss. dir. de Jean-Marie Mayeur, Desclée-Fayard.
- (2) Régis Ladous, *M. Portal et les siens*, Cerf, 1985.
- (3) Enrichi, le livre sera traduit en anglais et publié à New York en 1955. En 1938, il avait publié en anglais, *The Unity of philosophical experience*.
- (4) Selon l'expression d'Yves-Marie Hilaire, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. 3, 1930-1988, Toulouse, Privat, p. 24, dont les co-auteurs sont G. Cholvy et Y.-M. Hilaire. Pour une saisie plus rapide, de l'évolution, nous renvoyons à notre essai de synthèse en 219 pages, *La religion en France de la fin du XVIII<sup>ème</sup> à nos jours*, Hachette-Supérieur, Collection Carré-Histoire, 1<sup>re</sup> édition 1991, édition actualisée en 2006.
- (5) *Notre République*, 6 mai 1966, cf. *Jacques Maritain et ses contemporains*, ss. dir. de B. Hubert et Y. Floucat, Desclée, 1991, 406 p.
- (6) Marcel Launay, *Les catholiques aux États-Unis*, Desclée, 1990 ; Georges Tavard, *Les catholiques américains*, Nouvelles frontières, Éd. du Centurion, 1966, auteur de *The Church to morrow*, Herder and Herder, New York, 1965. Cet assumptionniste français, qui enseigne en Amérique depuis de longues années, est un théologien particulièrement préoccupé par l'œcuménisme.
- (7) *Le signe de Jonas*, Albin Michel, 1955.
- (8) *La Nuit privée d'étoile*, p. 163.
- (9) Sur Thomas Merton, biographie autorisée par Lawrence S. Cunningham, *Thomas Merton and The Monastic Vision*, Library of religious biography, Cambridge, Michigan, 1999.